

Elias Canetti au cœur des années 20 le feuilleton

● La passion de la connaissance.

LES meilleures entreprises littéraires sont gouvernées par la passion de la connaissance. On ressent cela tout particulièrement en lisant le deuxième volume des Mémoires d'Elias Canetti. Ce livre, intitulé *le Flambeau dans l'oreille*, fait suite à *la Langue sauvée* (1) : l'auteur y relate ses années de formation, à Francfort, à Vienne, à Berlin, puis à Vienne encore ; il se dépeint sans apitoiement ni cruauté, mais avec un profond souci de comprendre le jeune homme qu'il fut de 1921 à 1931, dans une Europe inquiète.

Elias Canetti faisait alors son « apprentissage » du monde, avec des répugnances et des enthousiasmes très vifs. Il avait des « réactions tumultueuses devant les choses », mais il entreprenait déjà d'« acquérir un savoir » qui lui servirait à maîtriser davantage ses passions. Affamé de lectures, il se nourrissait des anciens Grecs — les présocratiques notamment, — de Shakespeare et de quelques modernes comme Karl Kraus et Freud. Cependant, il se montrait réticent à l'égard du psychanalyste. Il ne tolérât pas que l'on appauvrit le mythe d'Œdipe en le « réduisant » à une « loi naturelle » : « Je savais que j'étais Œdipe, j'avais lu Sophocle, je n'acceptais pas que l'on me dépouillât de ce destin monstrueux. »

« Le droit à la splendeur »

La peinture était aussi pour le jeune Elias un moyen de connaissance. Certains tableaux « apaisaient », en les éclairant, ses expériences trop confuses. *Le Triomphe de la mort*, de Breughel, l'a confirmé, paradoxalement, dans son refus de se résigner à notre pire infortune. Certes, quand on voit sur ce tableau des squelettes essayer d'entraîner avec eux des vivants, on sait que la mort gagnera. Mais aucune des victimes qu'elle a choisies ne consent à « se rendre », aucune ne paraît « fatiguée » de l'existence. Les vivants « résistent » de telle sorte qu'ils donnent au combat une allure indécise. « J'ai hérité [de ces derniers], dit Canetti, cette énergie dans la défense. » Précédemment, il avait déjà trouvé la justification de sa « révolte contre la mort » dans la lecture de *Gilgamesh*, le poème sumérien et babylonien : « *Le droit à la splendeur des choses brillantes, à la richesse, à la misère, au désespoir de toute expérience, je l'ai acquis par ma révolte contre la mort. C'est dans cette révolte sans fin que j'ai vécu.* »

Lorsqu'il découvrit *Gilgamesh*,

Canetti séjournait à Francfort. Un de ses camarades, Rainer Friedrich, s'efforçait alors de le convertir au christianisme. « *Le Christ, lui disait Rainer, est mort aussi pour toi.* » Mais cette idée répugnait à Canetti, qui ne voulait pas être « le bénéficiaire d'un meurtre ». Loin de le conquérir, les paroles de son ami le détournèrent de la religion chrétienne, en lui montrant qu'elle était fondée sur « le sacrifice », et qu'elle faisait de la mort « une institution ». De

mystérieuse le conduisit à se mêler aux manifestants qui « protestaient contre le meurtre de Rathenau ». Canetti avait éprouvé « une attirance physique » pour cette foule : « *Je lui avais succombé... sans pouvoir lui résister.* » Une fois « saisi par la masse », Elias se trouva comme « dans un état d'ivresse » : « *on se perdait soi-même, on s'oubliait* » ; « *quelque chose d'inquiétant vous arrivait* », « un vertige » en même temps qu'« une paralysie ». Dès lors, la masse

les portraits que fait l'auteur s'inscrivent en nous : les personnages de la pension Charlotte, à Francfort, si dérisoires, si tragiques, avec leurs mesquineries, leurs querelles et leurs vanités ; le pianiste Johnnie Ring dans « *sa robe de chambre grasseuse* » ; le sombre Altaras, un vieillard très maigre ressemblant à Dante, qui réclame à tout moment « *des viandes rôties et du vin* », qui va mendier dans les rues, malgré sa richesse, et qui « *brûle son argent* », « *pour ne le laisser à personne après lui* » ; Mme Weinreb, cette étrange veuve, qui lèche, pendant la nuit, les tableaux représentant son mari ; Karl Kraus, enfin, ce moraliste qui ne permet jamais à « *sa colère* » de se relâcher...

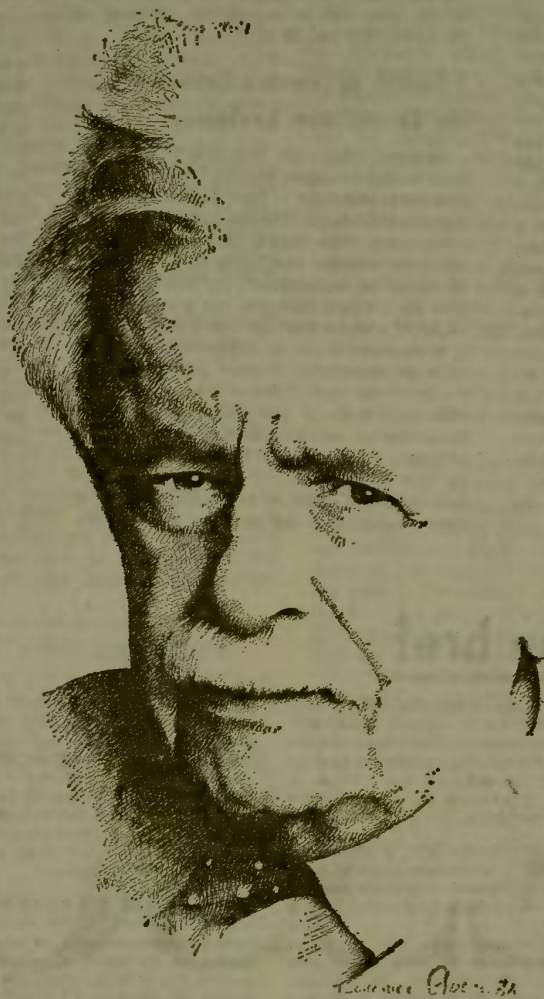
La haine de l'argent

Cependant, mis à part le narrateur, deux visages dominent ce récit : la mère d'Elias, et Veza, la femme « *à la chevelure noir corbeau* ». Veuve très tôt, Mme Canetti dut s'occuper seule de ses fils. Elle influença profondément Elias, mais leurs relations commencèrent de s'altérer, quand elle voulut employer avec le jeune homme un langage trop « raisonnable ». Ils entrèrent dans un violent conflit, en juillet 1925, à Vienne, lorsque, s'opposant au voyage que projetait Elias, sa mère lui déclara qu'« *elle n'avait pas d'argent* » pour ce genre de dépense. Canetti, qui avait mesuré, à Francfort, les conséquences funestes de l'inflation, détestait l'argent. Alors, il exprima sa haine et sa fureur, en couvrant de la même phrase des feuilles et des feuilles de papier : « *De l'argent, de l'argent, et encore de l'argent !* ». Le jeune homme, pour qui ce mot représentait « *toutes les oppressions* », rêvait de « *le dépenser* » complètement, et de le faire ainsi disparaître... Il s'était jeté dans une véritable entreprise d'exorcisme.

Les rapports entre Canetti et sa mère devinrent encore plus tourmentés, quand elle se mit à dénigrer Veza, sans connaître cette jeune fille, avec laquelle il faisait son éducation sentimentale, et dont le mystère l'avait aussitôt séduit. « *On ne résiste à rien plus difficilement qu'à la tentation de pénétrer dans l'espace intérieur d'un être. Lorsqu'il s'agit de quelqu'un maître de sa parole, le silence porte cette tentation à son plus haut degré. On s'efforce d'aller chercher ses mots que l'on espère trouver derrière le sourire* », écrit Canetti, songeant à Veza...

FRANÇOIS BOTT.

★ HISTOIRE D'UNE VIE. LE FLAMBEAU DANS L'OREILLE, d'Elias Canetti. Traduit de l'allemand par Michel-François Demet. Albin-Michel, 388 p., 75 F.



★ Dessin de Bérénice CLEEVE.

même « le sacrifice d'Isaac » l'empêcha d'être « un juif croyant ». Cette histoire « *a éveillé en moi le doute à l'égard des ordres donnés, écrit-il, et ce doute ne s'est jamais assoupi.* » A la même époque, Elias fit l'expérience de l'antisémitisme avec Wöhler, le frère de Rainer. Ce dernier transmettait à Canetti les questions que Wöhler se posait à son sujet : elles étaient « *toujours offensantes* » et soupçonneuses. Elias découvrait ainsi cette tyrannie du soupçon qui façonne le visage de tous les racismes.

Toutefois, son expérience la plus marquante, la plus troublante, fut celle de « *la masse* ». Un jour à Francfort, une volonté

occupa les pensées de Canetti. Fasciné par le pouvoir qu'elle exerçait sur les individus, il se promit de « *résoudre cette énigme* », la considérant comme le phénomène « *le plus important de notre époque* ». Ses longues recherches allaient aboutir, en 1960, à la publication de *Masse et Puissance*.

L'éditeur du *Flambeau* compare le style de Canetti à celui de Stendhal. Mais les souvenirs du premier offrent moins de séductions immédiates que les œuvres intimes d'Henri Beyle. Ils agissent sur le lecteur d'une autre manière. Ils creusent tranquillement leur chemin dans notre esprit, et finissent par l'envahir et le posséder. Tous